

Enjeux 7

Page 5 :

ELISABETH HOREM. *L'Été volé*.

Des personnages sont pris au piège d'un régime implacable. Arrêtés sans savoir pourquoi, ainsi que des centaines d'autres, Vaart et Sana se rencontrent dans le camp où ils sont détenus pour quelques mois. Sana se languit de Mona, sa fiancée, qui de son côté tente désespérément de lui venir en aide – mais, trompée par le cynisme de Carsen, l'un des hommes du régime, elle ne parviendra qu'à provoquer la perte de Sana. Vaart, bien que libéré, n'échappe pas à l'engrenage. Mona et lui resteront à jamais souillés par la mort de Sana, dont la machination de Carsen a fait d'eux, malgré eux, les artisans.

L'Été volé a pour thèmes la trahison, la honte, la lâcheté, la peur, le cynisme et la violence qui fleurissent sous les dictatures et n'épargnent pas même l'amour.

Page 81 :

JOSEPH INCARDONA. *37 m²*.

À quelques mois des nouvelles élections, un président organise son propre enlèvement afin de reconquérir sa cote de popularité et briguer un second mandat. Ignorant tout de ce plan, les deux mercenaires engagés pour la mission – une femme et un homme – décident de doubler l'organisation qui les a engagés et d'empocher la rançon. Pour le président, ce qui ne devait être qu'une luxueuse retraite de quelques jours se transforme ainsi en véritable cauchemar.

Page 183 :

ANTONIN MOERI. *Bingo*.

Il y a quelques années, un jeune mec (que je connaissais) et quelques-uns de ses potes ont attendu un black à la sortie d'une boîte. Ils l'ont battu à mort, ou presque,

abandonnant le corps inerte sur le bitume. Cette nouvelle m'a tellement bouleversé que j'ai décidé d'écrire *Bingo*, le monologue d'un délinquant au regard fuyant.

Page 227 :

JÉRÔME RICHER. *Naissance de la violence.*

Un homme seul, dans un espace clos, est visité par une apparition, celle de sa femme tuée quelques années auparavant lors d'un affrontement avec la police. Accompagné de ce fantôme, l'homme revisite les différentes étapes de son engagement dans la lutte armée au cœur des années 1970. Cette pièce est inspirée des vies de Renato Curcio et Margherita Cagol, membres fondateurs des Brigades rouges en Italie, et des événements en marge de la réunion du G8 à Évian en 2003.

Page 287 :

ISABELLE SBRISSA. *La Traversée du désert.*

Sur une scène désertique, Barbie, Ken et leurs doubles, Barbie 2 et Ken 2, ont reçu des consignes différentes d'une entité abstraite et toujours absente. « On m'a dit tu entres et tu traverses le désert », énonce Barbie perplexe. « On m'a dit tu entres et surtout tu ne traverses pas le désert », répond Ken décontenancé, tandis que Barbie 2 est censée « ne pas traverser dans l'absolu » et que Ken 2 est là pour « attendre qu'elle traverse le désert ». Faut-il se conformer à l'ordre reçu, faut-il traverser sans savoir pourquoi ni comment ou faut-il prendre la liberté de se distancier de l'injonction reçue ? Peut-on échanger les motivations, les rôles ? Et si ce « on » est absent, qui viendra contrôler que chacun a bien respecté le contrat de départ et réalisé ce qui était prévu ? Dans ce désert d'une représentation qui ne cesse de s'interroger sur elle-même, une action finit tout de même par advenir, étonnamment en accord avec les injonctions mystérieuses du départ.

Enjeux 7

ELISABETH HOREM
L'Été volé

JOSEPH INCARDONA
37 m²

ANTONIN MOERI
Bingo

JÉRÔME RICHER
Naissance de la violence

ISABELLE SBRISSA
La Traversée du désert



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
par le Service des affaires culturelles de la Ville de Genève
et par le Service des affaires culturelles du canton de Genève.

« Enjeux 7 »,
deux cent cinquante-cinquième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache,
« Lausanne, Festival de la Cité, 2009 »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-256-0
Tous droits réservés
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Elisabeth Horem

L'Été volé

Lauréate du Prix SSA 2003 à l'écriture théâtrale

Personnages

Z (qui est également: la mère de Mona, le majordome Joseph, un gardien de prison. Il devra être tout à fait reconnaissable dans chacun de ces rôles).

Vaart

Sana Borgo

Le Rouquin

Mona

Carsen

Des détenus

SCÈNE 1

Un pan de toile de tente. Un grillage barbelé. Une ampoule électrique.

Trois hommes rentrent de la corvée. Ils abandonnent leur pelle dans un coin. Ils se laissent tomber sur le sol, épuisés. L'un d'eux est roux et a la tête bandée. On entend un chien aboyer. Un quatrième homme, habillé de noir, est un peu à l'écart, debout, fumant la pipe. Les autres ne semblent pas s'apercevoir de sa présence.

Z, lyrique. Quelle paix! La nuit tombe doucement sur la campagne. On entend un chien aboyer dans une ferme, au loin. Le fermier rentre, fatigué et heureux de sa journée de travail, il flatte la bête qui remue la queue, il lui dit: «Oui, tu es un bon chien, oui.» Il a retiré ses bottes et crié vers la cuisine: «Femme!» Et la fermière – une grosse femme aux joues rouges – apporte un grand bol de soupe fumante, une miché de pain et la bouteille de vin rouge. Le vent siffle doucement dans la cheminée, tout est calme. *Un temps.*
Dur. Ils peuvent être heureux qu'on les fasse travailler ceux-là. *Il montre les détenus avec sa pipe.* Le soir ils peuvent, comme le fermier, effacer la saine fatigue du travail accompli par un sommeil paisible, et le lendemain ils se lèvent frais et dispos pour entamer leur nouvelle journée. Mais ils se plaignent tout le temps, tous autant qu'ils

sont. *Geste circulaire. Avachis. Secouant la tête, méprisant. Aucune volonté. Il se remet à fumer. Aboiements.*

VAART. Elle ne va pas se taire à la fin, cette charogne !

SANA. Tu n'aimes pas les chiens ?

VAART. Pas quand ils aboient toute la journée. Et la nuit en plus. Celui-là on dirait qu'il a mangé de la mort-aux-rats et qu'il va crever d'une minute à l'autre. On se dit c'est bientôt la fin – et il est toujours là. Regarde-le, il longe le grillage sans arrêt, dans un sens puis dans l'autre, il me rend fou.

SANA. Son maître est peut-être enfermé ici, il le cherche, il l'appelle.

VAART. M'est avis qu'il risque de l'appeler longtemps.

Le chien se tait. On entend un avion. Tous lèvent les yeux.

VAART, *exaspéré*. Combien de temps ça va durer tout ça ? Et tiens, voilà la pluie qui se remet à tomber. Il faudra tout recommencer demain. Je crois que je préférerais encore quand le soleil nous tapait dessus.

Le détenu à la tête bandée pleurniche dans un coin.

SANA. C'est que tu n'as pas de mémoire. Cette chaleur, la poussière partout, pas d'eau pour se laver. Et la soif, tu as oublié la soif?

VAART. Oh, je sais bien. C'est du pareil au même. Il n'y a pas si longtemps on cuisait sous ces putains de tentes et maintenant on grelotte. On a troqué la poussière contre la boue. Je ne sais pas ce qui est le mieux. *Un temps.* Si au moins on savait pourquoi on est là. Regarde tous ces types, tu crois vraiment qu'ils ont fait quelque chose? Des gens ordinaires, n'importe qui: des employés, des commis, des ouvriers. Des garçons de ferme. J'en ai rencontré qui travaillent à la cimenterie. Il y en a aussi des chantiers navals. Et personne n'a été interrogé, à quoi ça rime? On ne va tout de même pas passer tout l'hiver ici. Regarde ces savates en plastique, ça fait floc, floc à chaque pas. *Examinant ses savates.* Tiens, elles sont fendues.

SANA. Si tu espères des chaussures pour l'hiver, tu peux courir. Et moi qui ne fumais pas, voilà que je me mets à avoir envie d'une cigarette! *Un temps.* Personne n'a une cigarette? Un mégot? Mais pas une miette de tabac dans ce camp, évidemment!

Silence. On entend de l'eau goutter. Z fume sa pipe. Le détenu à la tête bandée pleurniche toujours.

VAART. Tais-toi donc à la fin ! Qu'est-ce que tu as à gémir tout le temps ?

LE ROUQUIN. Je sais pas comment ils m'ont repéré. Personne me suivait...

VAART, *excédé*. Ça y est, il remet ça !

LE ROUQUIN. ... Ça j'en suis sûr, j'aurais remarqué, j'étais seul, je faisais rien de mal, je voulais juste voir. Je m'étais mis là-haut. D'ailleurs on voyait rien, même avec les jumelles, c'était trop loin. *Un temps*. Peut-être que c'est un chien qui m'a senti et qui a suivi ma trace quand on lui a dit « Cherche ! », ou bien je sais pas moi, l'herbe aplatie, là où je m'étais caché, est-ce que je sais ? *Il crache*. Et pourquoi ils ont attendu le lendemain matin pour m'arrêter, hein ? Ils sont venus tout droit à la maison, je dormais encore, ils frappaient à la porte comme des malades. Et après, dans la cour, j'ai cru qu'ils allaient me tuer à force de me cogner dessus. Et l'autre pouffiasse, elle aurait pu leur dire que j'avais passé la nuit à la maison, inventer quelque chose. Moi j'ai rien dit, rien du tout. Mais non, elle est pas descendue, elle s'est planquée à l'étage en attendant qu'ils m'embarquent.

Z. Voilà une femme sensée.

VAART. Oh, toujours cette même histoire que tu racontes ! *Le Rouquin crache*. Et puis arrête de

cracher, c'est dégoûtant, tu nous fatigues à la fin. Tu n'avais qu'à t'occuper de tes affaires, et ne pas te mêler de ce qui ne te regardait pas.

LE ROUQUIN. Justement c'était mes affaires, c'est les affaires de tout le monde ici. Même les tiennes. La preuve.

Z. Bien envoyé!

VAART. Bon ça va, ça va. Va te coucher.

Le Rouquin s'éloigne en ronchonnant et défait son matelas. Silence. Le chien se remet à aboyer.

VAART. Voilà qu'il recommence!

SANA. Quand je pense que la vie a continué sans nous là-bas. Tout un été qu'on nous a volé.

Z, *riant*. La belle affaire! Il oublie qu'un jour c'est le temps tout entier qu'on lui volera.

SANA. Nous étions ici, dans ce trou, à étouffer sous ces tentes, dans cette poussière qui nous collait à la peau, toujours être sale, la terre rouge sous les ongles, presque pas d'eau, et là-bas il y avait du monde aux terrasses, les gens allaient à la plage, ils se promenaient sur la corniche. Le soir ils allaient au cinéma. À *Vaart*. Tu connais le point de vue au-dessus du quartier des ambassades? J'étais monté là le dernier jour. Quand je suis

sorti de chez moi, les camions-citernes venaient d'arroser les trottoirs, il faisait encore frais, on était bien, à marcher sous les arbres. Je suis monté jusqu'au point de vue. Des mariés se faisaient photographier à côté du monument, alors j'ai continué encore un peu plus haut. Il y a une maison en ruine d'où on voit toute la ville, avec la mer au fond. J'y suis resté, assis sur un muret, à regarder. Entre-temps il s'était mis à faire vraiment chaud, on voyait l'horizon trembler, comme si la mer s'évaporait. Le silence qu'il y a là-haut ! Juste des insectes dans les buissons et une espèce de rumeur très lointaine, comme quand on écoute la mer dans un coquillage. Et c'est là que j'ai entendu les sirènes. Ils m'ont arrêté le lendemain.

VAART. Je sais, tu me l'as déjà raconté. Allez, tu ferais mieux de dormir.

SANA. Oui, tu as raison, mais j'ai du mal à dormir. Toutes ces choses qui reviennent la nuit, quand on est allongé sur le dos, les paupières serrées. *Claquement d'une toile de tente.* Et toujours cette toile qui bat ! C'est un piquet qui a dû lâcher quelque part, il faudrait le remettre.

VAART. Couche-toi donc.

SANA. Ce qu'elles peuvent puer ces couvertures !

Z. Ça c'est bien vrai. *Silence. Quelqu'un ronfle.* Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils se lamentent comme s'ils allaient toujours rester enfermés. *Considérant Sana d'un air dubitatif.* Quoique. En ce qui concerne celui-ci... Il est vrai que rien ne leur permet pour l'instant d'imaginer que ce camp sera bientôt démantelé. Qu'il n'en subsistera que quelques murs qui à leur tour disparaîtront, érodés par les larcins que viendront commettre, la nuit venue, les paysans des environs, un parpaing par-ci, une brique par-là. Qu'un jour ce camp sera effacé du paysage. Il n'en restera que quelques vestiges de ciment contre lesquels la poussière rouge soulevée par le vent viendra s'accumuler. Quelques années suffiront pour que de jeunes paysans poussent devant eux leurs moutons et sifflent leur chien, sans remarquer les boursouffures de la terre dues à des restes de maçonnerie indéchiffrables. De simples pierres sur lesquelles on bute, comme des caillots dans la terre rouge.

Il sort de la scène en enjambant tranquillement les barbelés.

NOIR

Joseph Incardona

37 m²

*Je tiens à remercier en particulier Guiti Tabrizian,
Pietro Musillo, Danielle Maret et Jef Saintmartin,
qui ont rendu possible cette création.*

Création de 37 m²

Du 15 septembre au 11 octobre 2009,
au théâtre T/50, à Genève

Mise en scène: Jef Saintmartin
Assistante à la mise en scène: Guiti Tabrizian
Scénographie: Pietro Musillo
Lumière, son et régie: Davide Cornil

Avec:
L'Homme: Jean-Pierre Gos
La Femme: Patricia Mollet-Mercier
Le Président: Pietro Musillo
Le thanatopracteur: Un figurant

Une production de la compagnie Pan

À Jules
À Emanuela

0.

Salle de morgue. Un homme et une femme sont allongés chacun sur un chariot métallique. Leurs corps sont recouverts d'un drap, on voit seulement leur visage et leurs épaules dénudées.

RADIO. «La perturbation poursuivra sa route en se désagrégeant, apportant une masse nuageuse compacte du nord-est au centre, mais très peu de pluie dans l'ensemble. Le soleil brillera sur les régions méridionales, avec un peu de tramontane encore près du golfe. Après le passage perturbé, de belles éclaircies vont se développer au nord de la ligne de démarcation et l'ambiance s'annonce bien agréable. Les températures remonteront sur les régions du sud.

Bon week-end à tous nos auditeurs.

C'était la météo présentée par Sanafior. Sanafior, pour l'amour de vos plantes... »

Le thanatopracteur apparaît. Il porte un masque et une calotte de chirurgien. Il traverse la pièce, éteint la radio et disparaît derrière un paravent. Bruits d'instruments métalliques qu'on manipule.

HOMME. Les choses ont mal tourné. Jusque-là, tout avait bien marché. Et puis les choses ont mal tourné.

Hé, pupuce, t'as entendu les prévisions? Je me dis qu'on loupe quelque chose, tu vois? Un pique-nique en campagne, une main au cul... Le vin blanc sous la tonnelle...

FEMME. Les promesses arrivent trop tard.

Un temps.

FEMME. Tu sens rien toi?

HOMME. Quoi?

FEMME. Des douleurs, des trucs.

HOMME. Non, rien.

FEMME. Tu trouves pas ça bizarre après tout ce qu'on a pris comme métal?

HOMME. Je suppose que c'est normal.

FEMME. Normal?

HOMME. J'en sais rien, c'est la première fois que je meurs.

Un temps.

Le thanatopracteur réapparaît, il se frotte les mains avec un produit désinfectant.

FEMME. Ce qu'on s'emmerde. J'aurais imaginé ça autrement, avec des angelots qui te prennent sous le bras, une belle musique. Le genre symphonie, tu vois ?

HOMME. La formule classique.
Ouais, ben moi, j'imaginai rien du tout.

Le thanatopracteur enfle des gants en caoutchouc. Il se dirige vers le chariot de l'Homme, décroche le frein et commence à le pousser.

HOMME. Chier, pupuce. Je crois que c'est l'heure du charcutage.
Tu vas me manquer. On s'est bien marrés quand même...

FEMME. C'est pas le moment de faire du sentiment.
Un temps.
Hé, tu sais quoi ?

HOMME. Quoi ?

FEMME. Paraît que tu saignes plus quand t'es mort !

*Le thanatopracteur poussant le chariot disparaît derrière le paravent.
On entend l'Homme rire.
La Femme rit aussi.
La lumière s'éteint progressivement.
Musique d'église jouée par un orgue.*

(INTERMÈDE 1)

NOIR

*Coups de feu et dialogues
d'un film passant à la télévision.*

1.

*L'arrière-salle d'un garage désaffecté. Des pneus en vrac,
un établi, de vieux meubles récupérés.*

*Installés sur un divan, l'Homme et la Femme regardent la
télévision. Un tas de cassettes vidéos sont empilées par terre.
On entend les dialogues d'un film.*

*La Femme se dégage doucement des bras de l'Homme, elle
se lève.*

HOMME. Où tu vas ?

FEMME. Pipi.

HOMME. Reviens vite...

*L'Homme reste seul. Bruit de chasse d'eau, la Femme
revient et pose un gros rouleau de ruban adhésif sur la table
basse.*

FEMME. C'est fou ce qu'il bave... Tout à l'heure,
faudrait quand même le sortir...

HOMME. C'est pas l'heure.

FEMME. On pourrait peut-être...

HOMME. C'est pas l'heure précise.

Un temps.

FEMME. Dis, je pensais à un truc...

HOMME, *captivé par le film.* Mmmh?

FEMME. Comme ça. Ça m'est venu en...

HOMME. Ouais?

FEMME. Juste au moment où je déroulais le
papier...

HOMME. Chuuut...

FEMME. Au fait, j'ai mes framboises.

HOMME. Super.

FEMME. Ça rendra les choses moins compliquées.
De toute façon, dans notre situation... Ça serait
pas le moment, quoi... Des fois, je me demande
même si ce n'est jamais le bon moment...

T'imagines? Tu vis, t'es tranquille, les jours passent et un matin, t'as ce gosse qui se met à parler et qui t'appelle «maman»?... Holà, je te dis pas le coup de vieux, ma belle...

HOMME, *appuyant sur la touche « pause » de la télécommande*. Oké, pupuce, très bien. On en discute, rapide.

FEMME. Tu fais chier avec ton cinéma. Toujours à regarder tes films.

HOMME. Ici, c'est un peu chez moi, tu comprends? Et chez moi, j'ai mes habitudes.

FEMME. On devrait être ailleurs...

HOMME. Viens ici, pupuce... Là, sur mes genoux, comme ça... Tu m'écoutes? Tu promets que tu m'écoutes? Bon. T'as tes règles, c'est ça? Aucun souci. Que tu les aies ou pas c'est pas un problème. Même si tu les avais pas, on aurait plein de temps avant que ça se passe. Neuf mois, c'est fait pour, d'accord pupuce? Et puis, on va pas rester cloués ici pendant des semaines, ils finiront par céder. Une dizaine de jours maxi et puis on leur rend leur machin. On leur rend leur machin et on se tire avec notre pognon. On attend que ça se tasse et c'est l'avion... On ira où tu veux... Y a pas de lézard... Aucun problème, d'accord?

FEMME. L'Islande ?

HOMME. Je t'ai dit que l'Islande, c'est trop petit.
Mais où tu veux ailleurs du moment qu'on peut
disparaître dans la nature... Je pensais plutôt au
Brésil... En attendant, c'est pas parce qu'on est
enfermés ici et qu'on le surveille qu'on va se priver.

FEMME. Je peux même pas aller à la pharmacie.

HOMME. On s'en fout de la pilule, pupuce.

FEMME. Je voudrais aussi une pizza...

HOMME. Y a tout ce qu'il faut dans le congélo.

FEMME. Une vraie pizza aux anchois. L'Italien est
juste au coin de la rue...

HOMME. Pas question. On a des consignes.
Hé, tu sais quoi ? Je voudrais bien le voir gonfler
ce petit bidou... Je trouverais même ça
chouette, tu sais ? Une môme qui louche et
qu'aurait tes nichons...

*L'Homme saisit la télécommande et appuie sur la touche
« play ».*

FEMME. En fait, ce que je voulais te dire... Je
pensais à autre chose...

On entend des bruits de rafales de mitrailleuse.

HOMME, *rigolant*. Oh, le con ! T'as vu ça ?

FEMME. Et si on se quittait ? Comme ça, on arrête tout, là, maintenant. Toi d'un côté, moi de l'autre. Sans se prendre la tête, facile...

L'Homme coupe le son.

HOMME. Qu'est-ce que tu racontes ?

FEMME. Je dis : qu'est-ce que t'en penses si on se quittait maintenant ?

HOMME. Se quitter ? Mais tu débloques ? Ça fait même pas un an qu'on est ensemble...

FEMME. Huit mois aujourd'hui.

HOMME. Entre nous, ça roule du tonnerre et tu veux qu'on se sépare ? Encore tout à l'heure, tu m'as dit que...

FEMME. Folle de toi. Justement. C'est exactement pour ça. J'y ai pensé pendant que je faisais pipi.

HOMME. Calme-toi. C'est les nerfs, c'est normal. On est ici depuis trois jours à se farcir des films et bouffer du micro-ondes. Prends un de ces trucs pour dormir, repose-toi. De toute façon, j'ai pas sommeil.

FEMME. Tu te trompes, je suis tranquille. J'ai jamais été plus lucide. T'oublies qu'ils m'ont choisie parmi trois cents nanas...

HOMME, *éteignant la télé*. Et merde ! Oké, vas-y. Je t'écoute.

FEMME. Tu m'aimes ?

HOMME. Affirmatif, pupuce...

FEMME. Au pieu, c'est ?...

HOMME. Deux bêtes.

FEMME. Et en dehors du lit, pas de coups ni d'insultes, on est d'accord ?

HOMME. Toujours à la cool.

FEMME. Ça fait des semaines qu'on fait équipe, trois jours qu'on ne se quitte pas une seconde, toi et moi...

HOMME. Tu oublies « l'autre »...

FEMME. On le laisse de côté pour le moment. Je continue : à aucun moment on a eu l'impression de devoir se supporter, non ?

HOMME. Suffit que tu ailles aux toilettes pour que tu me manques. *Prenant la bouteille au pied du*

divan. Huit mois aujourd'hui, t'as dit? Ça s'arrose.

Ils se passent la bouteille et boivent.

FEMME. Mieux qu'Adam et Ève. Seuls au monde et même pas besoin du bon Dieu.

HOMME. Autonomes dans l'amour.

FEMME. L'harmonie.

HOMME. Alors quoi?

FEMME. J'ai bien réfléchi, chou. C'est le meilleur moment. On n'aura pas eu le temps d'avoir de mauvais souvenirs. Même pas le début d'un ressentiment... Une petite haine quelconque qui grandirait, un détail, une mauvaise odeur...

HOMME. Des manies, les cheveux dans le lavabo, les pots de crème ouverts...

FEMME. Non, vraiment, aucun reproche à se faire ni l'un ni l'autre. On se quitte au top. Comme ça, tu comprends, j'aurais au moins réussi une histoire d'amour dans ma vie.

Un temps.

HOMME. C'est peut-être pas con.

FEMME. J'ai commencé tôt pourtant. À treize ans...
Maurizio... Maurizio comment, déjà? Il avait
des poils dans le dos... Trop de poils... Comme
quoi, ça tient à pas grand-chose, l'amour...

HOMME. Ça gamberge sec là-dedans, hein pupuce?
Sauf qu'il y a quand même un problème...

FEMME. Tu veux dire...

HOMME. Toujours le même. Faut bien s'en occuper.

FEMME. C'est le plan. Et puis, c'est bientôt son
anniversaire.

HOMME. Exact. Faut qu'on tienne jusque-là, on va
pas foirer le plan.
Mais, dis-moi, qu'est-ce qu'on est pendant ce
temps, toi et moi, puisqu'on n'est plus
ensemble?

FEMME. Ici, tu veux dire?
Des colocataires?

HOMME. Colocataires... Mais, dis-moi, on pourra
quand même... On a tout le temps pour se
quitter, non?

FEMME. Tu regretteras pas?

HOMME. Colocataires, c'est pas mal... Un tas de
couples pensent être un couple alors qu'en réalité

ils sont colocataires. Dans le fond, le mariage, les crédits sur vingt-cinq ans, les gosses, la maison... Le mariage, c'est comme une petite entreprise... Un business... On devient collègues... Et même si ça foire, on pense à la petite entreprise, vraiment trop con que la petite entreprise fasse faillite. Alors, on continue, on fait semblant... Non, je regrette pas d'avoir échappé à tout ça. Grâce à toi, tu sais?

FEMME, *repoussant les avances de l'Homme*. Arrête, s'il te plaît, pas maintenant. Tu sais bien que tant qu'il ne dort pas, ça me gêne... Je t'ai dit que j'ai mes framboises...

Alors comme ça tu serais d'accord de me quitter même si je suis folle de toi?

HOMME. Oh, ma pupuce... Attends, bouge pas...
Approche...

FEMME. Arrête, je... Pas maintenant, c'est l'heure de sa toilette...

On entend un bruit à l'extérieur.

L'Homme et la Femme extraient chacun une arme de sous les coussins. La Femme se poste près du soupirail, l'Homme surveille la porte.

NOIR

Antonin Moeri

Bingo

Bingo a été lu par Salvatore Orlando,
au Cabaret Tastemot à Lausanne,
le 29 novembre 2007

*Bobby, entre dix-huit et dix-neuf ans, teint pâle, moustache
naissante, regard fuyant.*

*Une cellule de prison préventive. On entend parfois des bruits de
pas, de clés, des sonneries, des voix d'hommes qui s'interpellent
ou réclament quelque chose.*

J'ai jamais voulu dire quoi que ce soit, caqueter c'est pas mon truc, avec les copains on cause simple, t'as la marchandise, t'as vu la meuf, mais franchement, si je suis forcé de parler, il semble que ça fait du bien, que ça soulage, ça vaudrait mieux que les cris, eh bien je dis que jamais, mais jamais j'aurais imaginé ça: finir dans un désert pareil, à des kilomètres de chez moi, dans une espèce de cambrousse...

Tout vu à travers la vitre du véhicule, genre camionnette pour les bouchers de grandes surfaces, j'ai vu les quartiers périphériques, il faisait jour, parce qu'ils ne m'ont pas tout de suite jeté ici, je veux bien te raconter si tu te méfies pas trop de moi, si tu m'acceptes comme je suis, avec mes défauts et mon odeur, ça fera passer le temps, on mourra moins vite, on prolongera jusqu'à l'aube, c'est des choses qu'intéressent les mamis fardées qui kiffent les phraseurs, celles qu'on voyait sortir des théâtres quand on rentrait chez nous la dalle en pente, en tout cas celles qui ne ressemblent pas du tout à ma mère, mais pas du tout, du tout, du tout, parce qu'elle les a toujours détestées, ces petites femmes à problèmes qui veulent jouir à fond, qui voudraient que leurs gamins soient des stars, ce qui est sûr, c'est que ma mère, elle au moins, elle m'adore, je rigole pas en le disant, c'est la vérité, faut pas me chercher, je dégaîne toujours le premier, bon, les flingues c'est

pas vraiment mon truc, je préfère le poing américain, la batte de base-ball, la barre de fer ou la bouteille cassée, c'est plus jouissif, on voit pisser le sang, ça fait du bien quand t'as la haine, la haine du patron, la haine du prof, la haine du flic, la haine des services sociaux, parce que ces abrutis, avec leur face brillante de capot de Porsche, ils viennent avec un sourire comac, se gênent pas, ils entrent dans les appartes, vont dans les classes, vous attendent au bas des tours, ils vous espionnent à la sortie des pharmacies, des bistrots et des maisons de jeunes, faut vraiment être naze pour pas les reconnaître, gras du bide mais pas trop, les phalanges à poils brushingués, la narine qui palpète, on dirait qu'ils prennent leur pied, ils ronronnent des phrases sympa et, tout à coup, vous balancent des vacheries genre *la ferme ! c'est moi qui cause !*

La voix tremble, on dirait une chèvre en Lacoste, ça se veut autoritaire, mais les potes et moi on sait très bien qu'ils gagnent leur blé en faisant les chèvres, ma mère aussi le sait, elle m'a appris à voir les choses d'une certaine façon, elle m'a toujours défendu, c'est la pure vérité, même quand, à l'école, les pires profs bigleux me cherchaient, l'envie de leur casser le nez était bien là, fallait que je fasse gaffe, surtout le poivre et sel à calvitie qui relevait mes absences comme un mouchard d'entreprise, qui se croyait très malin en téléphonant à ma mère... Elle l'envoyait sur les roses, elle avait bien raison, ces poivre et sel à calvitie devraient pas exister, ils font du mal aux autres, surtout aux jeunes qui rêvent de pays loin-

tains, où le cannabis est gratuit (ouais, ouais, ouais, paraît que ça existe), où les filles se donnent, où tu peux respirer tranquille sans devoir te salir les paumes...

Je m'demande si elle ira dans la piaule chercher mes jeans taille basse. Ceux de mon père, elle a vite refusé de les laver: *t'es qu'un p'tit con, tu gagnes pas assez!* qu'elle lui disait, au noiraud... Qui aurait imaginé que j'aboutirais dans un endroit pareil? avec des murs lisses, un lavabo qui rutilait, une petite ouverture où, des fois, quelqu'un guigne... veulent voir si je roupille ou si...

Quand ils ouvrent la porte, c'est pour me donner à bouffer, je mange presque rien, fumer un joint je voudrais, on en trouve dans les couloirs, me demande si ma mère ira chercher les fringues pour les laver dans la machine de l'immeuble, j'aurais mieux fait de rester chez elle, dans son appart où on était si bien, tous les deux. Depuis qu'elle avait fichu le noiraud à la porte, elle achetait des frites, on les grillait dans le four, on s'envoyait des pizzas, je rentrais quand je voulais, elle avait un peu de pognon, son salon lui rapportait la moindre, elle payait le loyer, m'achetait des jeux, on passait des soirées cool, on buvait de la bière tranquilles, elle me parlait des prochaines vacances en Italie, chez mes cousins, elle voulait plus entendre parler du noiraud qui s'était casé avec une vague blondasse.

C'est lui qui m'a montré une photo, il est trop fier, on dirait une couverture de « Penthouse », il adore ça, mon père, genre homme à femmes sans moustache ni Ferrari, genre sympa, un peu alcoolo, pas trop... m'a jamais tapé, il m'aime bien, j'étais son prince, il me filait de la thune pour acheter des Nike, c'est tout ce qu'il me fallait, je déteste le sport, mais les Nike à reflets chromés, je m'excuse, ça situe son mec, ça te donne des ailes d'avion, t'es cap de tout, les filles t'attendent au coin des boulevards, pas besoin d'avoir une grosse cylindrée, quand il vivait avec nous, mon père avait une Fiat, une baleine essoufflée qui s'échouerait bientôt sur un littoral, une vieille caisse qu'un pote au chômage lui avait filée.

On allait en Italie avec, c'était vraiment super la traversée des Alpes, moi sur la banquette de skai imitation zèbre, j'étais aux anges, mes vieux s'aimaient, en tout cas, ils donnaient l'impression, elle lui faisait des câlins, il grognait comme un matou, je me demandais parfois jusqu'où on irait, si la bagnole tiendrait le coup. Quand ils nous voyaient arriver, mes cousins faisaient des yeux comac, ils aimeraient venir en Suisse, y travailler à la régulière dans une boîte pharmaceutique, une fabrique de montres ou un magase d'alimentation, ils rêvent d'avoir le big écran vidéo pour voir les films américains, les longues gonzesses qui bronzent sur les plages de Floride, à l'abri des truands sniffeurs, des vicieux à calculette et portable dernier cri, ces sublimes nanas aux seins parfaits qui se baladent

en bikini à l'ombre des palmiers véritables, qui boivent des coquetèles en fixant l'horizon, qui disparaissent derrière les buissons ou dans une bouche d'égout.

Ah! si on pouvait se croiser dans les couloirs, si je pouvais t'apercevoir à la place des uniformes, des casquettes et des touffes de clés, si je pouvais revoir tes cils, tes joues, sentir l'haleine de ta petite bouche tout près de la mienne, tu te souviens de la soirée au Mocombo? Je t'ai pris la main, faux! je t'ai pris le bras, on parlait pas because musique à pleins tubes, ton string dépassait, c'était la folie, je te jure, t'as une peau si... des formes si... j'arrête... je veux plus y penser, la dentelle sur tes fesses, ton tatou sur l'épaule, la fumée dans les yeux j'ai la tête qui bat, je ne vois que toi dans la pénombre du Mocombo, te prendre j'aurais voulu, j'étais maladroit, le suis toujours, me demandais dans quelle piaule on irait, je dormais chez mam's, t'avais un gourbi pas possible, une chambre de bonne sous le toit d'une baraque crado, je me demandais si...

Je regarde ton dos, je deviens dingue, ciré, zinzin, des clous dans les yeux, des monstres punaises, des cisailles en forme de bec, le bide en fermentation avancée, bondir j'aurais voulu, foncer sur le bitume, à travers les immeubles, voler vers les nuages, les serrer contre moi... Tu me regardais bizarrement, j'avais plus rien dans les poches, j'avais tout filé à Gino, on était entrés dans la boîte par une porte de service, tu connaissais quelqu'un, un copain de ta

cousine, un black aux piercings plein les sourcils, l'air féroce quand il esquisse un sourire sur ses grands fanons, il nous avait à la bonne, surtout toi, il te reluque tout le temps, il voit bien que t'es avec moi, mais ça le gêne pas, il exagère, j'avais pas le poing américain ni ma batte de base-ball, il me dégoûte trop avec ses lames cornées, ses longs bras désarticulés de gorille apathique, j'imagine une embrouille, lui tendre un guet-apens comme ils font en Irak, ils attirent le GI au fond d'une ruelle imprenable, tout près du fleuve qui sent la vase et le pourri, ils lui coupent les testicules que les habitants verront pendre à la bouche du cadavre abandonné au bord d'un terrain vague, j'exagère pas, ils sont dingues les gars là-bas, cruels, impitoyables, des tigres en délire, des fauves frénétiques, irais-je aussi loin ?

J'ai imaginé un traquenard pour ce black-là, aux muscles luisant dans la lumière des sunlights, des strombo je sais plus quoi, un mot que tu avais prononcé, tu avais montré la boule qui tourne au plafond, lançant des rayons roses et bleus, verts et jaunes aux quatre coins de l'espace, ils te caressent le visage, tu dis des trucs que je comprends pas, je sens dans le bide une force de dragon, je tiens pas en place, un pote m'avait dit : *Vas-y ! t'es pas pédé !* Ouais... avec Lara, toi, si seulement on pouvait se croiser dans les couloirs, à la place des uniformes, des gerbes de clés et des casquettes, t'es pas venue au parler, pourquoi ? mais pourquoi ? putain de merde ! pourquoi ? Tu pourrais me chuchoter des trucs sympa, me prendre la main, me donner un

bisou, un p'tit bisou discret, on pourrait rêver ensemble, partir à l'autre bout du monde, au Mexique, tu bosses dans un salon de coiffure, j'élève des molosses, ça je sais faire, là-bas pas besoin de muselière, je les promène sans blèmes, t'as ta clientèle, tu fais partie d'un syndicat, tu défends tes intérêts. Jusqu'à quand vont-ils me laisser croupir dans ce local ?

L'avocat qu'on m'a filé est venu me voir avec sa serviette en simili-cuir et ses lunettes de star excédée, il puait d'la gueule, c'est pas pour dire, j'aimerais bien décoller, m'envoler vers les cimes, planer dans les hauteurs, m'a plutôt l'air d'un enculeur de mouches, d'un tringleur sans frontières, il doit s'envoyer les meilleures sauces, les cigares les plus chers, les nanas à mille balles, il a dit : *Ce sera pas simple !* J'aimerais comprendre, il a parlé d'un psy, il en fait tout un fromage, faut pas pousser mémé dans les carottes, c'est à mourir de honte, moi, le roi d'la baston, discuter avec une tante qui prend des notes dans un calepin Dior polychrome, répondre à ses questions débiles, lui donner des indices, le mettre sur la bonne piste, Torre del Greco, mon père que le sien schlaguait, les marques sur les cuisses, les bras, le dos, le ceinturon hostile, la maison qui tremble, les cris de la nonna, les spaghettis en pleine figure, la Fiat volée, le trafic de cigarettes et de came, ma mère n'en voulait plus du noiraud sans boulot qui ne savait pas quoi faire, foutre le camp, ouvrir une agence de voyage, mais y a rien à comprendre, je suis le roi de la baston, c'est tout !

La terreur des préaux, faut pas me chercher, je dégaine toujours le premier, batte ou débris de verre, quand on cherche Bobby, on trouve Bobby, j'ai pas toujours la haine mais, des fois, c'est plus fort que moi, ça envahit les artères, le squelette, la barbaque, la lave coule dans les tuyaux, alors on fume un joint, on force sur l'alcool et Gino répète: *Vas-y! t'es pas un enculé!* C'est mon pote Gino, un vrai mec qui a connu la tôle, qui a roulé sa bosse, faut voir ses pectoraux, des biscotos comac, il trafique en France et en Espagne, ramène des cargaisons de shit, un tout solide mon Gino, le plus bel exemple à suivre, pas froid aux yeux, champion toute catégorie du bras de fer, il aime pas trop les blacks, c'est pas son genre, encore que...

On a des potes camerounais, on arrive à s'entendre question business, mais y a des limites, ma mère est pas raciste pour un sou, y a de tout dans son salon, tant qu'ils paient, elle accepte, un jour elle a foutu dehors un chômeur, il venait pas pour la manucure, il lui a tout de suite proposé... elle a balancé ses godasses dans l'escalier: que je te voie plus par ici! tu me dégoûtes! vieux porc à lunettes! Il a pas cherché l'embrouille, il a pris sa veste, s'est taillé en vitesse, il aurait pas fallu, j'y aurais enfoncé le pif, explosé le crâne, l'aurais découpé en rondelles, les aurais balancées dans un container au fond de la cour, j'aurais fait très attention, pris mes précautions pour éviter le regard des voisins, déjà qu'on n'est pas bien vus dans l'immeuble, mam's et moi, c'est

comme ça, ils sont jaloux, une sacrée bande de cons, ces p'tits Suisses à serviette en skaï, avides de gagner plus, qui ont des mains nickel à poils brushingués, qui donnent des thunes aux œuvres de bienfaisance, qui bossent même quand y a pas de boulot, qui sont capables de vendre des clous quand plus personne n'en a besoin, qui aiment l'accordéon et les feux d'artifice.

J'arrête mon cirque, je flanche, je veux sentir ton haleine contre mes lèvres, ta main sur mon ventre, ton genou sur ma cuisse, tes cheveux sur mon cou, arrête, je vais verser, Lara, Lara, Lara! où es-tu? Les palabres, c'est pas mon truc, ça va gicler, je vais hurler, déchirer le drap, pas de barreaux où me pendre, ils pourraient me loger avec un pote, avec Mômo par exemple, j'en ai marre, toujours seul, pas de techno, pas de Lara, pas de cinéma, bon! d'accord! j'ai trop poussé!

L'avocat lisait des mots dans le calepin Dior polychrome: la vie et la mort, pronostic de réserve, d'accord, on a trop poussé, mais fallait pas chercher, l'avait provoqué Mômo, l'avait coincé à la sortie du centre commercial, lui avait arraché son nouveau jean, un truc qu'il avait réussi à faucher, le super falzar à trois cents balles, faut pas exagérer, on est des êtres humains, on a des droits, notre dignité, faut vraiment pas pousser, ils cherchent des embrouilles depuis un moment. Si on nous laisse tranquilles, on bouge pas, tu peux demander à Fisnik, on a une parole, on exige le respect, on a nos façons de faire,

moi si j'aime ma mère, c'est mon problème, rien à foutre des autres, des poivre et sel qui voulaient m'apprendre à vivre, des services sociaux qui me promettent tel ou tel boulot, je demande rien à personne, juste de quoi bouffer, un gourbi, une copine à baiser, c'est pas le bout du monde.

Franck fait pareil, il s'en sort, les filles l'attendent à la sortie des boîtes malgré son petit gabarit, elles acceptent parce que c'est le roi d'la combine, il s'achète des complets Dogab... euh... Dol-ce... Gabba, zut... je sais plus... Gabbana... ils font des godasses, des portables, des parfums, des calepins polychromes en lézard... il a des lunettes de gorille, du pognon plein les poches, des gonzesses en cuir, les flics le laissent tranquille, ils n'oseraient pas, on raconte des salades à la télé, qu'on arrête les grosses nuques, les plus pires salauds de la planète, les chasseurs de magots, j'essaierais n'importe quoi pour me faire remarquer, petits services, règlement de compte, on les repère vite les caïds, quand on s'y connaît, autrement faut un flair pas possible, des caméras et des contrôles ADN, encore que, ceux que je connais, impossible à repérer.

Ouais, z'avez raison, madame, on se croit dans un film, je continuerai à tourner, moi, Bobby, roi de la baston, la crème des éleveurs de molosses, le spécialiste des représailles, je l'ai dit, les flingues c'est pas mon truc, je préfère le poing américain, la batte ou le morceau de verre, c'est plus jouissif, on voit pisser le sang, c'est trop fun.

Dans les préaux déjà, ça cognait dur, j'étais toujours là, les poivre et sel à calvitie on les menait en bateau, c'est pas difficile avec leur air crispé, tous des hystériques, des nerveux en manque, quand il fallait les attendre devant la porte, je commençais mon cinéma, la techno hard ma spécialité, les nanas en restaient baba, elles faisaient des yeux comac, elles n'y croyaient pas, elles admiraient le derviche, je prenais un pied pas possible, je fascine, derrière les tempes c'est le tsunami des îles, fissures au crâne, je sors les mains des poches, Bobby n'a jamais ses affaires, Bobby est un vaurien, de toute façon, j'y vais un jour sur deux dans cette caserne, mam's signe les excuses, je pense à rien d'autre, je suis venu là mais je sais pas pourquoi j'y viens, j'aime regarder la télé, tandis que là, je sais pas à quoi ça sert, ils m'obligent à écrire alors que j'ai rien à dire, me proposent un début d'histoire, je dois la continuer, décrire un oiseau, son long bec doré, ses plumes multicolores, son œil fixe, il vole en toute liberté au-dessus des forêts de Russie, des immeubles qui penchent, des tours à bascule, des cathédrales en larmes, des vergers brûlés, des gargouilles à vertiges, des fabriques de pneus, des fleuves rouges et des stades couverts de vitres hallucinantes, mais un jour, le zozio est attrapé, une dame le prend chez elle, elle l'enferme dans une cage, le laisse plus sortir, elle le couvre de baisers, le câline longuement, lui offre des sourires larges comme des arcs-en-ciel à l'envers, ils m'obligent à raconter ça, ils veulent que je l'écrive sur une feuille à deux marges, ils soulignent plein de

trucs, je m'embrouille dans les lignes qui gondolent, je finis par décrire mam's qui se promène dans l'apparte...

Le zozio la voit toute nue, elle a enlevé son slip, son soustingue de luxe, elle va regarder le volatile de tout près, au milieu de la pièce, elle le serre contre sa poitrine, lui caresse les cheveux... euh... les plumes et ses petites pattes orange, elle le pose sur ses cuisses serrées, il ne sait plus comment faire, il se demande pourquoi elle a fichu le noiraud à la porte, si c'est vraiment son père, il a des doutes, elle reste assez vague sur le sujet, il s'endort à côté d'elle mais maintenant, l'oiseau est dans mon ventre, je voudrais l'extraire de sa cage, le laisser partir, il me ronge les foies, déchire les tissus, triture la rate avec ses griffes, il n'est plus le zozo du conte de fées que poivre et sel me demandait d'écrire, de recopier proprement avec des corrections, qu'il évaluait selon d'incroyables barèmes, il exigeait que je récrive tout avec un bic, il accepte pas l'ordi, il veut aider pour l'ortho qu'il prétend, je crois qu'il est malade le poivre et sel à bedaine de sous-fifre, p'tit employé à quatre mille, albinos à principes, on dirait qu'il a honte d'être là, lui aussi ignore pourquoi il est planté là, donc il arrive en retard, on l'attend dans le corridor, quel rôle pourrais-je bien jouer ?

Jérôme Richer

Naissance de la violence

Lauréat du Prix SSA 2006 à l'écriture théâtrale

Très librement inspiré du livre d'entretien *À visage découvert (A viso aperto)* entre Renato Curcio, membre fondateur des Brigades rouges, et le journaliste Mario Scialoja, et des événements en marge de la réunion du G8 à Évian en 2003.

Création les 25 et 27 janvier 2007 à la Grange de Dorigny à l'Université de Lausanne dans une mise en scène de l'auteur. Puis reprise du 1^{er} au 11 février 2007 au Théâtre de l'Usine à Genève et les 4 et 5 avril 2007 au Théâtre du Pommier à Neuchâtel

Dramaturgie: Eva Cousido

Assistanat à la mise en scène et mouvement: Virginie Lutz

Jeu: Delphine Horst et Antonio Troilo

Vidéo: Daniel Cousido

Lumières: Joëlle Dangeard

Personnages

L'HOMME

LA FEMME

UNE VOIX

LA TÉLÉVISION

et

Trois chansons

PROLOGUE

UN IVROGNE MARCHE SUR UN TROTTOIR ENTRE UN MUR ET UN CANIVEAU. IL TITUBE ET SE COGNE À PLUSIEURS REPRISES CONTRE LE MUR. LA QUESTION N'EST PAS DE SAVOIR S'IL TOMBERA DANS LE CANIVEAU. MAIS QUAND?

I.

L'HOMME est allongé sur le sol en position fœtale.

Longue sonnerie stridente.

LA TÉLÉVISION s'allume. Sur l'écran défilent les images d'une ville en état de siège. De grandes planches de bois peintes en jaune recouvrent entièrement les banques et les commerces de la ville, une ville visiblement riche et qui a peur pour sa richesse. Peu à peu, des inscriptions apparaissent sur les planches. Elles ont pour la plupart un caractère politique. Certaines sont drôles. D'autres obscènes.

Le sommeil de L'HOMME est de plus en plus agité.

LA TÉLÉVISION s'éteint aussi subitement qu'elle s'est allumée.

II.

LA FEMME. Renato, réveille-toi. Réveille-toi. Tu dois te préparer.

L'HOMME. Je veux dormir.

LA FEMME. Il y a si longtemps que nous attendons ce moment.

L'HOMME. Je suis fatigué.

LA FEMME. Non. Tu n'es pas fatigué. C'est une nouvelle vie qui commence aujourd'hui. Tu es prêt. Tu as toujours été prêt.

III.

L'HOMME et LA FEMME dansent la danse de la vie et de l'amour sur la chanson À toi de Joe Dassin.

IV.

MOI, QUI SUIS UN HOMME DOUX, PARFOIS MÊME UN PEU LÂCHE, J'AVOUE AUJOURD'HUI QUE QUAND J'AI VU CES GRANDES PLANCHES DE BOIS PEINTES EN JAUNE, CES MURAILLES QUASI INFRANCHISSABLES RECOUVRIR LA VILLE, MA VILLE, J'AI SENTI UNE IMMENSE COLÈRE MONTER EN MOI, UNE ENVIE DE TOUT DÉTRUIRE.

JE ME SUIS SENTI TRAHI.

V.

L'HOMME. Automne 1961. Je suis devant l'usine Pirelli à Milan. J'ai froid. Il y a un léger brouillard. J'aurais dû m'habiller plus chaudement. Je reste un long moment devant les grilles de l'usine. Yolanda, ma mère, a beaucoup insisté pour que je trouve un emploi. Un des directeurs de la Pirelli me reçoit. Il a une petite moustache très fine. Il me sourit. Votre candidature nous a beaucoup intéressés. Votre jeunesse. Vos qualifications. Nous avons besoin d'hommes comme vous à la Pirelli. Quelqu'un va vous conduire à votre poste et vous expliquer le travail. L'atelier du noir de fumée. C'est là qu'est préparé le mélange des pneumatiques. On me désigne un coin dans l'atelier. Une sorte de soupenne. Il y a une table avec plusieurs éprouvettes. Vous effectuerez des contrôles chimiques sur les matériaux. Ce n'est pas très compliqué. Quand est-ce que vous commencez? Si vous commencez aujourd'hui, il faut que je vous trouve une blouse. Ce n'est pas la peine. Je reviendrai demain. À la maison, Yolanda m'attend. Elle a mis sa robe blanche à pois rouges. Elle s'est maquillée. J'ai vu l'endroit où je dois passer le reste de ma vie. J'ai décidé de ne plus jamais y remettre les pieds. Peu de temps après, je pars de la maison. Je fais du stop et je me retrouve à Gênes.

VI.

LA FEMME. Il y a cet homme dans la rue.

L'HOMME. D'où tu viens? Qu'est-ce que tu es venu faire ici? Faudra te raser si tu veux du travail. Tu ne sais pas où dormir? Viens avec moi.

LA FEMME. Vous habitez tous les deux chez une prostituée. La nuit, pour passer le temps, vous prenez le train jusqu'à Milan. Vous buvez un café à la gare centrale avant de revenir à Gênes au petit matin. Tu écris tous les jours. Sur des cahiers d'écoliers. Tu décris tout ce que tu fais. On te retrouve souvent un livre à la main. Toutes les prostituées te connaissent et te protègent. Ton ami est hospitalisé après un excès d'alcool et de méthédrine.

L'HOMME. Je repense à cette conversation que j'ai eue un soir dans un bar près du port.

LA FEMME. Tu sais qu'il y a une nouvelle faculté de sociologie qui est en train de s'ouvrir à Trente? Toi qui t'intéresses à tout, tu devrais y aller.

L'HOMME. Je rends visite à mon ami à l'hôpital. Il me dit qu'il comprend. Nous nous embrassons. J'ai envie de pleurer.

LA FEMME. Pour ta première rentrée universitaire,

tu as droit à une bourse. Trente est une ville au milieu des montagnes. Chaque matin, quand tu te réveilles, tu te dis.

L'HOMME. Je suis au paradis.

LA FEMME. Tu ne sais rien. Tu as tout à apprendre.

L'HOMME. Plusieurs de mes camarades sont déjà très engagés politiquement.

LA FEMME. Tu découvres la technique des sociodrames. Tu en organises dans plusieurs lieux de la ville. Tu inventes des situations qui mêlent le drame à un humour des plus féroces. La bourgeoisie de Trente réagit.

L'HOMME. Je m'en moque.

LA FEMME. Avec d'autres, tu crées une sorte de communauté.

L'HOMME. La Maison d'étude ouverte.

LA FEMME. C'est une vieille bâtisse un peu excentrée. La nuit, vous n'êtes que trois à y dormir. La journée y vient qui veut. Vous organisez de petits séminaires sur des auteurs dont on parle peu à l'université.

L'HOMME. Wittgenstein. Fanon. Marcuse. Benjamin.

VII.

L'HOMME. C'est dans cette maison que nous nous sommes rencontrés. Ce jour où tu as franchi le pont de l'Adige. Quel courage tu as eu.

LA FEMME. J'ai hésité un long moment. J'ai même cru que j'allais m'enfuir. Moi, jeune femme, ayant reçu une éducation catholique traditionnelle, profondément attachée aux valeurs familiales, inscrite à l'Université de Trente parce que c'était la plus proche de la maison de mes parents, moi, jeune femme bien comme il faut, je m'apprêtais à entrer dans une maison fréquentée par des beatniks, des communistes.

VIII.

L'HOMME. Dans notre petit cadre universitaire si tranquille au milieu des montagnes, le temps des luttes est vite arrivé.

LA FEMME. Des campus américains proviennent les échos de la contestation à la guerre du Vietnam.

L'HOMME. Automne 1967. Nous occupons l'université.

LA FEMME. Une première en Italie.

L'HOMME. Sur de grands draps que nous pendons
aux fenêtres, nous écrivons.

LA FEMME. Université occupée. Stop the war in
Vietnam.

L'HOMME. Nous invitons des intellectuels. Nous
organisons des débats. La troupe du Living
Theatre de Julian Beck reste quinze jours en
ville. Elle sème une pagaille phénoménale. Je
suis heureux. Je passe mes nuits à chanter et à
danser.

LA FEMME. La première occupation ne dure pas.

L'HOMME. Nous réoccupons l'université plusieurs
fois. J'écris l'ébauche d'un document qui
deviendra après de nombreuses discussions.

LA FEMME. *Le manifeste pour une université négative.*

L'HOMME. Mai 1968 ne change rien pour nous.
Nous continuons à vivre. À faire ce que nous
faisions déjà avant.

LA FEMME. En 69, tu donnes ton premier cours. Le
sujet en est la conscience de classe chez Lukacs.
Soixante-dix étudiants y assistent. Qu'est-ce que
j'ai ri ce jour-là. Tu étais si nerveux. Jamais je ne

t'avais vu dans un état pareil. Tu as enchaîné les lapsus. Tu bégayais. Tu transpirais à grosses gouttes. Tes pauvres étudiants. Qu'est-ce qu'ils ont pu comprendre à Lukacs? Mais continue. Que se passe-t-il d'autre en 1969?

L'HOMME. Nous rencontrons une délégation ouvrière de l'usine Pirelli de Milan. Ils nous parlent de leur expérience de militants, de la possibilité de lier les luttes étudiantes avec les luttes ouvrières.

LA FEMME. Viens avec nous à Milan. Les gens veulent du concret. Ils attendent des changements. Crois-en notre expérience.

L'HOMME. Je décide d'aller à Milan.

LA FEMME. Nous décidons d'aller à Milan.

L'HOMME. Mais avant cela.

LA FEMME. Nous nous sommes mariés.

L'HOMME. Le 1^{er} août 1969.

LA FEMME. À 5 heures 30 du matin sur le parvis de l'église de San Remodio au milieu des montagnes.

L'HOMME. Probablement le plus beau jour de ma vie.

IX.

LA FORCE DU CAPITALISME PAR RAPPORT À N'IMPORTE QUELLE IDÉOLOGIE DE GAUCHE RÉSIDE DANS SON CARACTÈRE PROFONDÉMENT RÉVOLUTIONNAIRE. LE CAPITALISME EST EN CONSTANTE MUTATION, ADAPTATION. C'EST UN CORPS EN MOUVEMENT. IL RÉUSSIT MÊME À S'APPROPRIER LES IDÉES DE CEUX QUI CHERCHENT À LE DÉTRUIRE. POUR RÉSUMER, JE DIRAIS QUE LES CAPITALISTES SONT AUJOURD'HUI LES SEULS VRAIS RÉVOLUTIONNAIRES.

X.

Au sommet d'une montagne.

L'HOMME. Regarde là-haut. Tu vois l'aigle ? Il est à la recherche d'une proie. Il tournera dans le ciel jusqu'à ce qu'il en voie une. Il peut patienter des heures. Il détecte le moindre mouvement à plusieurs dizaines de mètres de distance.

LA FEMME. C'est fait.

L'HOMME. Il plonge.

LA FEMME. Il a eu de la chance aujourd'hui.

L'HOMME. Il prend la proie dans ses serres.

LA FEMME. La pauvre n'a pratiquement aucune chance. Elle doit déjà être morte.

L'HOMME. Il l'emmène dans son nid où il pourra tranquillement la manger. Quand j'étais enfant dans les montagnes du Piémont, un de mes oncles m'emmenait très souvent en promenade. Nous marchions pendant des heures avant d'apercevoir un troupeau de chamois ou un bouquetin. C'est avec lui que j'ai appris à aimer la nature.

LA FEMME. Je suis heureuse d'être avec toi.

L'HOMME. Ce n'est pas ce que nous avions prévu.

LA FEMME. Au diable ce qui était prévu. Les camarades de la Pirelli ont raison. Les négociations des contrats d'entreprise en septembre sont un des moments clefs des luttes ouvrières. Nous devons être présents. Il y a beaucoup à apprendre et peu de temps pour le faire.

L'HOMME. Yolanda sera déçue quand elle saura que nous n'irons pas à Londres.

LA FEMME. Tu ne l'as pas encore prévenue ?

L'HOMME. Je n'ai pas eu le courage. Dans sa dernière lettre, elle paraissait si contente à l'idée de notre venue.

LA FEMME. Nous ne pourrons pas lui rendre visite avant plusieurs mois.

L'HOMME. Quelle belle fête les camarades nous ont organisée.

LA FEMME. Ce que j'ai préféré, c'est leur réaction quand tu leur as annoncé que nous ne pensions pas revenir à Milan avant novembre.

L'HOMME. Ils nous ont pris pour des fous.

LA FEMME. C'est peut-être ce que nous sommes.

Isabelle Sbrissa

La Traversée du désert

Lauréate du Prix SSA 2007 à l'écriture théâtrale

Création sous le titre *La Traversée*
Du 8 au 27 septembre 2009,
Au Pulloff Théâtres, à Lausanne
Une production de actc et C4.

Une proposition scénique d'Isabelle Sbrissa, Dorian Rossel, Julien Basler, Alexei Levin, Mathieu Loth, Aline Papin, Élodie Weber, Estelle Becker, Zoé Cadotsch, Carine Corajoud, Claudine Corbaz, Carmen Jacquier, Delphine Lanza, et cent quatre autres personnes mais pas toutes le même soir.

Personnages

Barbie
Barbie 2
Ken
Ken 2

*Le désert, une étendue de sable jaune, rien d'autre.
Ken et Barbie sont à cour. Ken est assis dans le sable, à
l'avant-scène. Barbie est debout.
Barbie, en escarpins à talons à la main, robe décolletée
assez chic, cheveux blonds élégamment coiffés, très
maquillée.
Ken, en chaussures de gymnastique, short, chemise Hawaï
à manches courtes, carrure athlétique, un petit sac à dos
sportif posé à côté de lui.*

BARBIE. Je ne sais pas où on est censé aller. On m'a dit tu entres et tu traverses le désert. Bon.

KEN. On t'a dit tu traverses le désert ?

BARBIE. C'est ça.

KEN. Ah bon.

BARBIE. Pourquoi ?

KEN. Moi on m'a dit tu entres et surtout tu ne traverses pas le désert.

BARBIE. Ils t'ont dit surtout tu ne traverses pas le désert ?

KEN. Oui.

BARBIE. Et tu restes assis ?

KEN. Oui, comme ça je risque pas de le traverser.

BARBIE. C'est un peu statique.

KEN. C'est efficace.

BARBIE. Ça doit te plaire à toi d'être efficace.

KEN, *surpris*. Qu'est-ce que tu veux dire ?

BARBIE. Je veux dire que ça va bien avec toi, avec ton look. Être efficace ça va bien avec tes tennis.

KEN. Tant mieux.

Un temps.

Ken reste assis en regardant le sable.

Barbie déambule à cour derrière Ken en regardant le paysage.

KEN. Et toi ? Tu traverses alors.

BARBIE. C'est ça. C'est ce qu'ils m'ont dit.

KEN. Par là ? *Il montre l'arrière-scène.*

BARBIE. Je ne sais pas encore. Plutôt par là. *Elle trace une trajectoire imaginaire à l'avant-scène.*

KEN. Tu trouves que c'est mieux, par là ?

BARBIE. C'est évident que c'est mieux. Le premier

plan c'est toujours mieux que le paysage.
Surtout pour quelqu'un qui traverse le désert.

KEN, *dubitatif*. C'est toi qui traverses.

BARBIE. Tu n'es pas convaincu ?

KEN. Si si.

BARBIE. Mais non, je vois bien que non. Si tu devais traverser, tu traverserais vraiment là-bas ?

KEN. Moi je traverse surtout pas. Ça me suffit.

BARBIE. Je vois.

KEN. Tu vois quoi ? Ça te va pas que je reste assis.

BARBIE. Si tu te mettais là, ce serait mieux.

Barbie se campe à cour, à l'arrière-scène.

KEN, *la regarde*. Tu crois ? *Il se lève.*

BARBIE. Quand je traverserai ça fera des plans différents, c'est toujours mieux d'occuper plusieurs plans.

KEN, *s'assoit à l'endroit désigné*. Ouais. C'est un peu loin.

Barbie le regarde depuis l'avant-scène.

BARBIE. Non non, c'est pas mal du tout. Je me demande si... Recule encore un peu.

Ken glisse en arrière sur ses fesses.

BARBIE. Encore un peu.

Même jeu, Ken recule encore un peu.

BARBIE. Non mais vas-y franchement, recule!

Ken se lève et va tout au fond de la scène.

KEN, *agacé*. Et là, ça te va?

BARBIE. Ne fais pas la mauvaise tête, on cherche le mieux pour toi. Mais là c'est trop loin, avance un peu. *Ken se déplace de mauvaise grâce suivant les indications de Barbie.* Reste bien dans la lumière, c'est bien si on voit les motifs de ta chemise, ça fait un contraste avec ma robe... Non, un peu plus près, non légèrement à jardin, non, tu vois la petite bosse là dans le sable...

KEN, *excédé*. Ça suffit. J'étais très bien où j'étais avant. *Il revient à l'avant-scène et s'assoit dans le sable.* Traverse maintenant!

BARBIE. Alors tu restes là?

KEN. J'imagine.

BARBIE, *moqueuse*. Tu imagines! Toi, Ken, tu imagines? C'est une blague!

KEN. On t'a dit tu traverses le désert ou bien on t'a dit tu le fais chier tant que tu peux? On t'a dit quoi? Alors fais-le et fous-moi la paix.

BARBIE. C'est que monsieur part au quart de tour! Pas moyen de causer un peu... Je vais le traverser leur désert. D'abord est-ce qu'on envoie une femme habillée comme ça dans le désert? Est-ce que je suis crédible moi? Ou bien je suis pieds nus et pour traverser le désert, excuse-moi, mais je trouve ça pas très adapté, ou bien j'ai des talons et dans le sable ça se complique.

KEN. C'est pas mon problème. J'ai des tennis.

BARBIE. Tu as des tennis pour surtout ne pas traverser le désert! Si c'est pas un peu con!

KEN. Tu y vas?

BARBIE. On m'a dit tu traverses le désert, on m'a pas dit à quelle heure! Je peux rester ici encore un peu, pourvu qu'à la fin je le traverse. Et d'abord dans quel sens? Ils me l'ont pas dit. Traverser je veux bien mais en large ou en long? Vu mes pieds je ferais mieux de faire ça au plus court.

KEN. C'est ça, fais ça au plus court.

Un temps.

BARBIE. Et c'est tout ce qu'ils t'ont dit à toi?
Surtout tu ne traverses pas le désert ?

KEN. Oui.

BARBIE. Et ils t'ont dit que je serai là ?

KEN. Non.

BARBIE. Et tu t'es dit quoi quand tu m'as vue ? Tu
t'es dit qu'on allait surtout ne pas traverser le
désert ensemble ?

KEN. Je me suis rien dit. J'ai vu le désert et je me
suis assis. Pour surtout ne pas le traverser, c'est
bien j'imagine.

BARBIE. Tu imagines...

KEN. Ça va !

BARBIE. Moi je me suis dit, parfait on va traverser
le désert ensemble, peut-être qu'il pourra me
porter, c'est pas long et j'aurai pas mal aux pieds.

KEN. Te porter ? Tu rigoles ? Je ferais jamais ça.

BARBIE. C'est pas si mal de porter une femme.

KEN. Comment tu sais, tu l'as déjà fait ?

BARBIE. Je l'ai pas déjà fait, mais j'imagine.

KEN. Toi, Barbie, t'imagines, je voudrais bien t'y voir !

BARBIE, *rire ironique*. Ah. Ah. Ah.

KEN. Et qu'est-ce qu'ils ont tes pieds ? C'est du plastique, ils risquent tout même pas de fondre sur le sable.

Barbie se penche à l'oreille de Ken, fâchée.

BARBIE, *sotto voce*. Qui t'a dit de dire que mes pieds sont en plastique ? Ils t'ont dit de me le dire ? C'est ça ? Pour que tout le monde soit au courant ? *Elle se redresse*. Je ne sais pas comment je peux encore jouer quelque chose dans ces conditions. On te dit un truc et à l'autre on en dit un autre et après ? On regarde ce que ça donne ? Je suis pas un cobaye !

KEN. T'es payée ?

BARBIE. Évidemment. Pas toi ?

KEN. Alors tu fais ce qu'on te dit de faire, tu traverses ce foutu désert et point final. Je t'aurais pas dit ça si tu étais déjà en train de le traverser.

Un temps.

BARBIE. J'ai pas envie de le traverser ce désert.

KEN. Moi j'ai tout mon temps, tu le traverses, tu le traverses pas, tu le traverses maintenant ou bien tu le traverses dans trois heures, maintenant de jour ou après de nuit, moi je m'en fous. Ce que je sais c'est que je le traverse surtout pas.

BARBIE. Parce qu'ils t'ont dit qu'il va faire nuit ? Mais réponds ! Tu peux me le dire ce qu'ils t'ont dit à toi ? Ils t'ont dit qu'il y aura une scène de nuit, c'est ça ? Dans le désert ? Pendant que je le traverse ? C'est ça ? On peut le savoir tout de même !

KEN. Je sais pas s'il va y avoir une scène de nuit, c'était pour dire. J'en sais rien. Ils m'ont dit tu entres et surtout tu ne traverses pas le désert. C'est tout. Alors je le fais, moi.

BARBIE. On te dit un truc et toi tu le fais. Et surtout tu ne te poses pas de questions. S'ils te disent tu entres, tu te fous à poil et tu te branles, tu le fais ?

KEN. Faut voir. Ça dépend qui le demande. Faut voir. Faut voir combien ils paient aussi. Faut voir le contrat. J'en sais rien.

BARBIE. C'est ça, faut voir combien ils paient. Tu es une pute, en somme.

KEN. Tu m'emmerdes. Tu veux pas le traverser ton désert qu'on en finisse? C'est pas que c'est spécialement agréable d'être là, alors si tu voulais bien, moi ça m'arrangerait.

BARBIE. Pourquoi, tu es pressé? Tu as un autre désert ailleurs à surtout ne pas traverser?

KEN. Je suis pas pressé, j'en ai marre de m'en prendre plein la gueule.

BARBIE. Mais tu es payé?

KEN. Je suis payé pour surtout ne pas traverser ce désert que toi tu es censée traverser. Mais tu vois, si toi tu le traverses pas, on peut pas voir que moi je suis là pour surtout ne pas le traverser. Ça va ensemble...

BARBIE, *imitant Ken*. ... j'imagine.

KEN. Va te faire foutre!

BARBIE. C'est vite vu: si tu ne me dis pas ce qu'ils t'ont dit, je ne le traverse pas. Je te jure qu'ils vont l'avoir leur scène nocturne dans le désert! Et elle va durer!

KEN. Mais je t'ai déjà dit ce qu'ils m'ont dit, il y a rien d'autre. J'étais là et ils m'ont dit tu entres et surtout tu ne traverses pas le désert. C'est tout. C'est assez simple. Je ne sais pas comment toi tu travailles mais pour la souplesse on peut se gratter. Pourquoi tu peux pas simplement mettre un pied devant l'autre, en plastique ou pas, on s'en fout, et tu le traverses, et c'est fait, et on passe à autre chose. Non, tu es encore là à m'emmerder et du coup on voit même pas que je le traverse surtout pas ce désert et ça fout tout en l'air.

BARBIE. Tu es copain avec le metteur en scène ?

KEN. Je fais mon boulot.

Entre Barbie 2, à cour également, tennis aux pieds, tenue de sport.

BARBIE 2. Hello! Ça va ?

KEN, *nonchalant*. Salut !

Barbie toise Barbie 2.

BARBIE. Alors toi aussi tu as des tennis ! C'est que tu ne vas surtout pas traverser le désert, j'imagine ?

BARBIE 2. Comment tu le sais ?

BARBIE. Non mais je suis la seule conne ici qui doit le traverser, ce désert?

Barbie 2 s'assoit près de Ken.

BARBIE 2. Qu'est-ce qui se passe ici? Ils m'ont dit tu entres et surtout tu ne traverses pas. Je ne savais même pas qu'il y avait un désert... C'est pas mal d'ailleurs, un peu vide, mais pour un désert tu ne peux pas faire grand-chose. Toi tu traverses ou tu ne traverses pas?

KEN. Moi je reste ici. Et j'attends qu'elle traverse.

BARBIE 2. Ils t'ont dit tu entres et tu attends qu'elle traverse?

KEN. Non pourquoi? Ils m'ont dit tu entres et surtout tu ne traverses pas le désert.

BARBIE 2. Excuse-moi mais on ne dirait pas.

KEN. C'est bien ce que je lui disais, si elle traverse pas on peut pas voir que moi justement je ne traverse surtout pas. Parce qu'on dirait que je fais quoi?

BARBIE 2. Ce que tu as dit, on dirait que tu attends qu'elle traverse.

KEN. Tu te fous de moi: tu peux pas voir que j'attends qu'elle traverse si je te le dis pas.